

nesses Syndicalistes, renforcées de nombreux promeneurs, manifestent sur les Boulevards.

Mais, dans la journée du dimanche, d'autres manifestants nombreux, plusieurs milliers, ont parcouru les Boulevards en criant : « Vive l'armée ! Vive la guerre ! A Berlin ! A Berlin ! » L'Union des Syndicats de la Seine et la *Bataille Syndicaliste* décident de riposter sans délai; elles appellent les travailleurs parisiens à descendre à leur tour sur les Boulevards et à se rassembler devant le *Matin*, journal particulièrement haï des travailleurs et qui, en ce moment, est celui qui pousse le plus cyniquement à la guerre. La *B. S.* renouvelle l'appel dans une édition spéciale imprimée au cours de l'après-midi et que les camelots crient à partir de 5 heures dans les quartiers ouvriers :

REPOSE AUX CHAUVINS

Ce soir, sur les Boulevards

Tout n'est pas encore consommé; l'irréremédiable n'est pas accompli; mais au point où en sont les choses, il ne suffit plus que d'une maladresse ou d'une imprudence pour que la catastrophe surgisse.

...La guerre... c'est le déchainement de tous les instincts hideux, les plus sanguinaires, les plus vils, les plus misérables. Relisez les récits des correspondants de journaux sur les atrocités commises au cours de la dernière guerre balkanique. Rappelez-vous les femmes éventrées et violées, les vieillards et les enfants mutilés, les doigts et les oreilles coupés, les yeux crevés, l'incendie des villages et la décomposition des cadavres abandonnés sur place aux mouches et aux corbeaux !

Ces cadavres, ce seront les vôtres demain !

Ces femmes, ces enfants, ces vieillards, ce sera vous demain !

C'est la guerre !

Et c'est cela que des bandits acclament depuis deux jours sur les Boulevards.

Cela, entendez-vous bien, et uniquement parce que des paysans serbes et des soldats autrichiens se chicanent et vont en venir aux mains !

Eh bien ! si nous ne sommes, nous, ni des insensés, ni des lâches; si vous ne voulez pas voir dans quelques heures votre pays se lancer dans la pire aventure que l'on puisse imaginer; si tu ne veux pas, camarade, être arraché tout à l'heure brusquement aux tiens pour te voir conduire là-bas, dans l'Est, sur la ligne de feu, il faut tout de suite que le Paris populaire se ressaisisse. C'est une nécessité pressante. Si ce soir il n'est pas imposé silence aux fous criminels qui crient : « Vive la guerre ! », c'en est fini :

demain, c'est la mobilisation !

C'est le devoir de tous nos lecteurs, de nos amis, des syndiqués de la Seine, de tous les partisans de la paix, de se trouver :

Ce soir, à partir de 9 heures.

sur les grands Boulevards, en face de l'immeuble du *Matin*.

Tous, tous, au cri de « A bas la guerre ! ».

Belleville, Ménilmontant, Saint-Antoine, Montparnasse, retrouvez votre belle tradition de jadis. Que le flot des faubourgs déferle ce soir sur les quartiers du centre et vienne submerger les provocations imbéciles des chauvins.

C'est notre seul gage de paix. C'est notre seul salut.

C'est le dernier espoir qui nous reste d'éviter la catastrophe : sauvons-nous nous-mêmes, et à temps !

L'heure presse.

A ce soir.

La Bataille Syndicaliste.

Enfin, le Comité confédéral était convoqué pour le jeudi suivant :

Réunion du Comité confédéral, les deux sections réunies, le jeudi 30 juillet, à 9 heures du soir, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Ordre du jour : La situation internationale.

Le Secrétaire : JOUHAUX.

Ces appels ont été entendus. De 9 heures à minuit, ce lundi soir, une foule énorme a déferlé sans cesse sur les Boulevards. D'énormes forces de police avaient été mobilisées; la tactique du préfet était de protéger le *Matin* (en prévision d'un assaut ouvrier, on avait garni l'intérieur de la « maison rouge » d'une centaine d'agents) puis, par des barrages établis dans chacune des rues conduisant aux Boulevards, d'empêcher la formation d'une masse unique en arrêtant le flot des nouveaux arrivants. Mais les ouvriers qui descendent des faubourgs sur le centre sont si nombreux que la tactique policière aboutit à un résultat imprévu : on a bientôt autant de manifestations que de rues. Les violences et les brutalités policières ne peuvent avoir raison de la combativité de cette foule; toute la soirée, le cri de : « A bas la guerre ! » résonnera de l'Opéra jusqu'à la place de la République. Ces lignes résument le compte-rendu — compte rendu fidèle — que la *B. S.* donne de la manifestation, concluant ainsi : « Les gouvernants ? Ah ! les bons apôtres de la démocratie ! Ils étaient pacifistes devant leurs électeurs. Hier soir, ils ont opposé à la volonté de paix de Paris les sabres des sergents de ville et les fusils des gardes mobiles. C'est leur premier geste de guerre. Ils mobilisent, oui ! mais la police contre les travailleurs. ... Leur première victoire ... Non ils n'ont pas vaincu. »

La plus grande partie de ce numéro du mardi 28 juillet est consacrée à la manifestation. En première page, une manchette : « Le Peuple s'insurge contre la guerre ».

Puis, sur quatre colonnes :

PARIS NE VEUT PAS DU CARNAGE

Il l'a prouvé hier soir. Partout on a manifesté hier soir, dans les quartiers populaires de Paris. Les grands boulevards ont été envahis. Gouvernants et chauvins sont prévenus. Violentes charges de la police contre les manifestants qui crient : Vive la paix ! A bas la guerre !

Le compte rendu est précédé d'un article intitulé : « Premier avertissement », dont la signature : Les Bureaux de la C. G. T. et de l'Union des Syndicats marquent l'importance. En voici le texte :

Hier matin la *Bataille Syndicaliste*, en son nom et au nom des organisations syndicalistes, invitait le Peuple de Paris à manifester le soir même contre la guerre menaçante. Une édition spéciale sortait à cinq heures, rappelant l'invitation urgente faite le matin.

Et hier soir, à partir de huit heures jusqu'à l'heure où nous écrivons, malgré la police, c'est à cent mille, deux cent mille — peut-on évaluer une telle foule ? — que les travailleurs parisiens ont manifesté sur les grands boulevards aux cris répétés de : A bas la guerre ! Vive la paix !

...C'est le premier avertissement donné aux gouvernants français qui, dès maintenant, sont informés de l'état d'esprit du Peuple de Paris — qui ne diffère en rien d'ailleurs de celui du peuple en général — sur une guerre possible.

Cet avertissement sera suivi sans délai d'un deuxième. Demain, dans les deux salles Wagram, le même peuple défilera — car les salles seront trop petites pour le contenir.

Cette fois, il affirmera encore sa volonté inébranlable de mettre en prati-